JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

L^A D^ISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

32

31 octobre 1992
paraît six fois par an
sixième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Cet avant-goût du territoire

Eloge de la carte au vingt-cinq millième

LEUR nom aussitôt déclenche le rêve : Monte Moro, Albula Pass, Rosablanche, Beatenberg, Muotatal –c'est au Pérou ?–, Ibergeregg, Olivone.

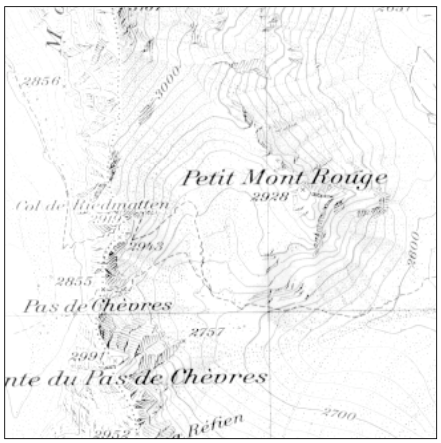
Toutes ont un point commun, au moins. Une distance d'un centimètre sur une de ces feuilles correspond à deux cent cinquante mètres dans la vraie réalité. En fait les liens entre le monde, ce bout de papier coloré et ma petite personne sont plus intimes, plus resserrés qu'il n'y peut paraître au premier regard négligent. Un centimètre sur une de ces cartes, c'est la largeur de l'ongle du petit doigt de ma main.

Ainsi, à Lausanne, la distance de la place Chauderon à la Tour Bel-Air est de une fois mon ongle. Je la parcours calmement en cinq minutes, en jetant un œil à des trains électriques miniatures et des bandes dessinées dans des vitrines. Mon ongle est égal à la Place de Milan, dans sa longueur; au Petit-Chêne, du cinéma Georges V à la brasserie La Bavaria. Mais là, il faut ajouter deux ou trois minutes au temps de déplacement, car il y a un fort dénivelé.

Pour marcher, il est pratique de la replier, cinq fois dans la largeur, deux fois dans la hauteur. Pliée une fois encore elle se glisse aisément dans la poche de la chemise.

Petit à petit on s'y retrouve. A force d'aller et venir entre la carte et le monde. On apprend comment la tourner. On apprend à le parcourir. A voir où l'on est. Cette maison que je vois, c'est ■. Ce - - - -- -, c'est ce sentier que je vois commencer entre deux mélèzes, en contrebas. Quand il continuera sur le glacier, il deviendra bleu. Le promeneur imprudent aussi, s'il n'a pas de bons souliers.

Si la soif se fait pressante, il peut être agréable de se rapprocher d'endroits tels qu'une



Font., une *Sce*, dans les cas plus graves de déshydratation, un *Et.* peut faire l'affaire. Mais si l'on ne s'y prend pas à temps, c'est à l'*Hôp.* que l'on se retrouve, sec et brûlant. Ces lignes ondulées, brunes, qui vont se rapprochant, c'est cette montée qui devient progressivement verticale, presque. Peu à peu, le cartomaniaque pourra sentir ses mollets tirer, si la pente s'accélère, c'est-à-dire si les courbes de niveau se rapprochent. Même depuis son lit, en contemplant cette image symbolique, il pourra essayer d'évaluer si le passage d'un col est possible, si le couloir entre les rochers n'est pas trop escarpé pour être passé sans encombre.

Si je passe le doigt sur une surface blanche, c'est de l'herbe que je touche. Sur une verte ce sont des arbres, sur une noire des rochers. Sur une surface bleue, c'est de l'eau ou de la glace, suivant l'altitude. A par exemple .3794, les crampons sont plus indiqués que les palmes pour déambuler dans le bleu.

Ces cartes au vingt-cinq millième sont si parfaites, si précises, si pleines de renseignements qu'il pourrait sembler superflu désormais de sortir de chez soi. Le promeneur s'imagine découvrir le vrai monde depuis sa cuisine, son fauteuil, ou pire. Il croit pouvoir sentir avec le doigt le tranchant d'une arête rocheuse, le pointu d'un pic, la fraîcheur du vallon. Il espère toucher des yeux la teinte anisée du lac de montagne en faisant l'économie des cloques aux pieds.

Cette prétention disproportionnée à la maîtrise du monde nous a presque fait oublier ce qui reste, qui est tout ce qui résiste à la mise à plat : la rosée sur le nez au petit matin, le vent glacé qui fait plisser les yeux, le caillou moussu sur lequel le soulier dérape un peu, le bruit des pierres qui dévalent lorsque le chamois démarre en catastrophe –on voit souvent le bruit avant le chamois–, le rugueux de l'écorce du mélèze et le moelleux du pâturage, les fleurs, les gens et les sentiments qui les lient, les autos et les wagons, et le ciel, bien sûr, qui est le grand absent sur ces cartes.

C. P.

363 cartes nationales de la Suisse
Office fédéral de topographie, Frs 11.–

A l'occasion de la parution du livre de Pierre Bavaud et Jean-Marc Béguin

LE TEMPS DES RUPTURES
Ils voulaient changer le monde
Cabédita, 167 p., Frs 36.–

La librairie Basta! vous convie à un

Apéro-dédicace-débat-exposition
Samedi 7 novembre dès 15 heures

Avec les auteurs, des témoins et des vestiges des temps farouches

LIBRAIRIE BASTA!, PETIT-ROCHER 4, 1003 LAUSANNE

L^A D^ISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

case postale 204
1000 Lausanne 9

Abonnement : Frs 20.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 14.60 francs
Belgique : 87 francs
Canada : 2.80 dollars
Vénézuela : 8 néo-bol.
Pologne : *vacat*

Collaborèrent à ce numéro:

Jean-Charles Bonzon
Jean-Christophe Bourquin
Pierre Chessex
Alain Clavien
Florence Frigugliettti
Roxane Gilliéron
Mad Mac
Jean-Jacques Marmier
Henry Meyer
Ariane Morin
Elodie Nelson
Claude Pahud
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Adriaen Fausto Solano
Valérie A. Solano
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz
Valérie Vittoz

«Notre parlement, sous l'influence d'Eurolex vient de réanimer plus d'une proposition de la gauche. Idées généreuses défendues dans la Tribune socialiste vaudoise. Mais anesthésiées par l'action de la droite réactionnaire. Servie en cela, il faut le dire hélas, par un peuple inconscient et immature, détourné, au besoin, de son propre intérêt par la propagande pernicieuse des valets empressés du monde de la monnaie toute-puissante, des croupiers habiles à subtiliser les bénéfices, des agioteurs et autres boursicoteurs, prétendument au service du pays.»
Claude Berney, Combier
in *Tribune socialiste vaudoise*, septembre 1992

«La règle d'or, pour les slogans : ne jamais prendre l'électeur, ou le lecteur, pour un imbécile. Je suis fier de quelques trouvailles : "Les radicaux ont les idées claires", "Du cran et du cœur", ou "Les optimistes réalistes" –j'ai mis du temps à le pondre, celui-là– (...)»
Roland Katz, publicitaire-conseil à Bienne
in *Construire*, 2 septembre 1992

«Mais j'espérais quand même mieux. Les partisans se sont affermis, mais pas agrandis»
Oscar Tosato, animateur du comité «Toutes citoyennes, tous citoyens»,
in *24 Heures*, 28 septembre 1992

«Ne pas avoir d'argent ni de guimbarde à L. A., ville par essence conçue pour les voitures, c'est vraiment dur.»
Sabine Estier, de retour de Los Angeles
in *Le Nouveau Quotidien*, 16 août 1992

«Toujours est-il que la formidable ambiance qui avait notamment caractérisé le Suisse-Ecosse de 1991 (2-2) répondait cette fois aux abonnés absents.»
Norbert Eschmann, en ligne,
in *24 Heures*, 10 septembre 1992

«Je suis né être humain. J'aurais pu naître fourmi, gorille ou éléphant.»
Félicien Morel, Cons. d'Etat fribourgeois,
in *24 Heures*, 17 septembre 1992

Une nouvelle fois frôlé par l'ange de la simplicité, un candidat récurrent :
«Premièrement mon Dieu, origine et but de la Vie, ne pouvait faire plus pour moi que d'être moi, comme la goutte de l'océan est l'océan.»
Jérôme Deshusses,
in *Construire*, 16 septembre 1992

Un ami de l'ordre et de la tradition nous envoie :
«Sous la pression [du principe d'égalité], l'Europe, après quatre siècles et demi d'expansion, reflua en toute hâte pendant plus de trente années, cultiva sa mauvaise conscience, accueillant avec humilité et reconnaissance des coups de pied au derrière distribués par le monde entier. Les choses n'allant jamais de plus en plus, le courant est en train de s'inverser.»
Olivier Delacrétaz, et fier de l'être
in *La Nation*, 22 août 1992

En direct de la modernité technique :
«L'intégration d'une calotte d'aiguës dans le haut-parleur basses (KEF), bipolarisation grâce à un châssis diffusant le son vers l'arrière (Mirage) ou groupe de haut-parleurs placés diamétralement dans une pyramide (Stereolith), tout cela prouve que l'évolution n'est pas statique.»
Martin Freund
in *Fera, the world of electronics*, août 1992

D'un lecteur d'un journal de choix :
«La Suisse est en train de choisir son destin. C'est le choix le plus important auquel elle est confrontée depuis la création de la Confédération moderne, au siècle dernier. Qu'elle dise oui ou qu'elle dise non à l'Espace économique européen, elle ne sera de toute manière plus jamais comme avant.»
Yves Petignat, homme de décision
in *Le Nouveau Quotidien*, 21 août 1992

Un champignacien collectif de poids, sorte d'hydre verbale à sept têtes :
«Sans nécessairement sacrifier à la sinistrose ambiante, force est de reconnaître que le temps des vaches grasses est révolu. Ces vaches grasses qui, l'Ancien Testament l'a rappelé bien avant les experts en économie, attirent l'attention sur le fait que l'euphorie ne peut durer indéfiniment et que même la Suisse, jusqu'ici îlot préservé, n'est plus à l'abri des convulsions de la politique et de la conjoncture.»
Conseil d'Etat du canton de Vaud,
Exhortation pour le Jeûne fédéral de 1992

«Cette communication n'a pas eu d'incidence sur les législations nationales des pays de la CEE. Huit des 12 pays de la communauté devraient modifier leur Constitution, avec en plus la Grande-Bretagne qui n'a pas de Constitution.» Conseil d'Etat du canton de Vaud,
Rapport au Grand Conseil sur l'initiative populaire «Toutes citoyennes, tous citoyens»,
Séance du 5 mai 1992

(Publicité)

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 25 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00

Courrier des lecteurs

Pidolismes et pidoleries

Chers amis,
la chronique de votre facétieuse correspondante périphériscopique dans le dernier numéro de *La Distinction* m'a une nouvelle fois ravie. Bien que, vous l'avouerai-je, j'en arrive à soupçonner notre *chrysostome* national de faire en cachette des piges pour votre périodique, tant il paraît avide d'alimenter votre catalogue pidolien par des locutions en la forme authentique.

Sous le seul angle combinatoire, sa dernière contribution se révèle particulièrement féconde. Songez donc ! *«Je ne suis pas de ceux qui se touchent* (ou *se couchent) sur le tapis de l'histoire.»* Et pourquoi pas *se bouchent,* ou *se mouchent* (on peut voir là un lien causal des plus naturel), voire *se douchent* ? Après tout, roulant ou volant, ledit tapis n'a-t-il pas été depuis les temps immémoriaux le réceptacle de toutes les immondices ?

A tout hasard, je vous suggère de vitrifier les parquets de votre salle de rédaction. D'autres cabrioles verbales se préparent. D'autres retombées menacent. Le processus est fatal.

Etant un peu parente de votre tête de Turc préférée, je choisis de me dissimuler sous un pseudonyme *évident*. C'est pourquoi je signe :

pidoliennement vôtre,
Charles-Edmonde Pidoux,
Chexbres

Madame (ou Mademoiselle !) Marcelle Rey-Gamay et Messieurs,

je pratique l'anthroponymie pendant mes heures de loisir. J'ai aussi une sœur avec qui je suis brouillé depuis dix ans et dont le fils qui est aux études (mon neveu donc), qui porte hélas le nom de son père (Cyrankiewicz), a cru malin pour mon soixantième anniversaire de m'abonner à votre journal et de m'envoyer tout ce que vous avez pu écrire au sujet de Monsieur Philippe Pidoux.

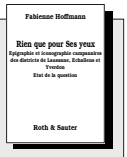
Eh bien, sachez-le ! Pidoux est un patronyme répandu et arboré fièrement par tous ceux dont il est pour ainsi dire l'oriflamme. Il fleure bon les parchets de par chez nous. Vos misérables éructations ne nous atteignent pas. Et votre acharnement à déconsidérer un nom si honorable ne constitue rien moins qu'une vilenie contre notre si riche patrimoine onomastique.

Quant à mon homonyme que vous salissez sans vergogne, je m'adonne comme lui à l'art équestre et je l'ai vu à l'œuvre. Je puis témoigner qu'il se tient toujours droit sur la selle. Et je le dis comme je le pense : vous méritez les étrivières. Je veux être désabonné de suite *(sic).*

Raoul-Edouard Pidoux,
onomasticien
vaudois,
Lausanne

Notre feuilleton :

Les apocryphes

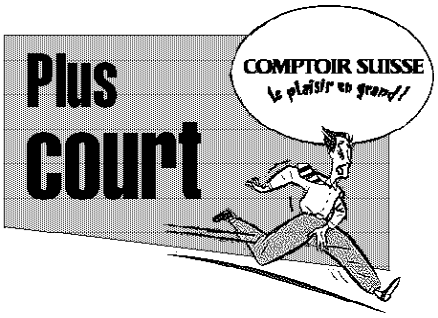


Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante.
Dans notre dernier numéro, *Rien que pour Ses yeux, épigraphie et iconographie campanaires des districts de Lausanne, Echallens et Yverdon* était une imposture par anticipation, puisque le sujet est réellement à l'étude.

Nouveauté

Thomas McGuane
Panama
Bourgois, 1992, 175 p., Frs 33.90

Une rock star sur le déclin essaie de retrouver des bribes de sa mémoire à Key West. La coke et l'alcool ayant passablement ratatiné sa cervelle, Chet Pommeroy ne sait plus très bien s'il a épousé Catherine quelques années plus tôt à Panama, si son père est Jessie James ou s'il est mort dans un accident de métro à Boston. Le détective privé qu'il a engagé veut absolument lui faire croire que son père est un vieux bonhomme qui a fait fortune dans les plateaux-repas. C'est vrai que malgré sa gloire, une rock star sulfureuse ne devrait pas vomir sur le maire de New-York !
Vous l'aviez compris, McGuane mélange délires verbaux, burlesques et plongées aux enfers avec un talent qui nous lessive avant la fin du roman, encore une ligne peut-être. (*V. A. S.*)



Nos collaborateurs

C.-F. Pukowskuz

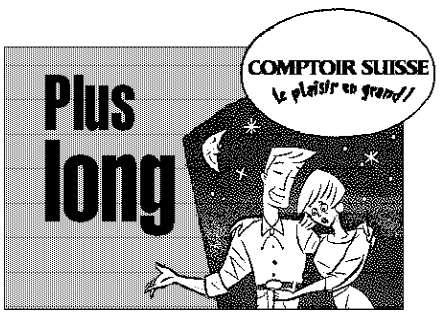
C.-F. Pukowskuz est un triste sire. On vous l'assure. Notre collaborateur le moins distingué est né à Lausanne, il y a de cela à peu près cinquante ans. Très vite le jeune Pukowskuz se tient mal. Viré de l'école à quatorze ans –il avait coincé la maîtresse d'école ménagère dans les toilettes– il s'écarte irrémédiablement de la carrière d'employé de banque à laquelle le destinaient ses géniteurs. Ceux-ci, écœurés, le laissent dériver, estimant qu'ils avaient mieux à faire que de tenter vainement de récupérer une telle cause perdue. Pukowskuz entame dans la foulée une carrière d'ivrogne; moitié mac, moitié soûlard, il traîne sa jeune existence véreuse dans les bas-fonds de Lausanne, et devient l'amant de la patronne d'un boui-boui célèbre, le Saint-Martin. Leurs scènes de ménage entraînent fréquemment la fermeture anticipée de l'établissement, vu la violence des injures et la sévérité des coups qu'ils se portent mutuellement. Pukowskuz passe alors la majeure partie de son temps à boire du vin blanc et à claquer l'argent de sa maîtresse au sport-toto.
A l'aube de sa vingtième année, à la suite d'une bagarre demeurée fameuse où, ivre mort, il tue à moitié un autre clochard, il doit s'enfuir aux Etats-Unis. Hors de portée de la police lausannoise et du clochard estropié qui a juré de lui faire la peau. A New-York, puis à Los-Angeles, pour survivre, il se met à écrire. Il sévit dans des revues *underground*, dans lesquelles il déverse des histoires plus que salaces, qui se déroulent en paysage vaudois. Son pornographisme exacerbé, à relents exotiques, remporte aussitôt un succès sulfureux. Son héros préféré, Romansky, hante les squatts les plus détériorés de Lausanne, se vautre sur des matelas défoncés, imbibés de vin blanc tiédasse, en compagnie de créatures perdues, mal éduquées et fortement camées. En douce, certaines amies des lettres romandes, universitaires aristocratisantes qui fréquentent d'habitude les salons littéraires, viennent s'encanailler avec ce sac à vin dégoûtant, fascinées qu'elles sont par la littérature en action, faite de chair, de tripes, de mal de vivre. Il engrosse certaines. Les fruits de ces copulations finissent parfois Conseillers d'Etat ou femmes de *yuppies.*
Inutile de dire que la prose de Pukowskuz n'est pas éditée en Suisse romande, que personne ne la décortique dans nos universités. Le silence qui entoure son œuvre est épais comme une fondue figée. C'est pourquoi *La Distinction* est fière de permettre à cet enfant du pays d'y faire entendre sa voix désespérée et nauséeuse, par intermittence, quand son état physique et cérébral le permet. Il nous faut du courage et une confiance inébranlable en son talent, car ses écrits nous valent des ennuis : découvrant ses textes, des notaires bien-pensants de l'avenue de Rumine ont résilié leur abonnement, qu'ils reconduisaient avec fidélité depuis des années. En apprenant leur défection, Pukowskuz s'est contenté de ricaner sauvagement, de roter et de péter avec une belle conviction, cela en se grattant l'entrejambe d'un doigt et en esquissant un geste obscène à l'aide d'un autre. Pour la suite de notre collaboration, ce collègue encombrant nous promet le récit, qu'il assure historiquement fondé, d'une nuit sexuellement détonnante passée avec la doctoresse Ruth. Voilà qui promet d'être instructif !

Faits de société

Informations inquiétantes sur les progrès de l'incohérence dans la classe politico-journalistique

«Champion de la francophonie, spécialiste de la recherche, de l'enseignement, curieux de politique étrangère et de politique économique extérieure, fédéraliste acharné mais pas borné : une intelligence ardente, tranchante, rapide, ordonnée. Jean Cavadini, 56 ans, ancien champion de tennis universitaire, a la taille et la pensée hautes.»
L'Hebdo, 27 août 1992, page 12

«Trois libéraux, les conseillers nationaux vaudois Charles Friderici et Jean-Marc Narbel ainsi que le conseiller aux Etats neuchâtelois Jean Cavadini, se sont inscrits à la fois dans les comités pour et contre le nouveau droit foncier rural, un des six enjeux de la votation du 27 septembre.»
L'Hebdo, 27 août 1992, page 19



Far-East news

Letter to the editor

When I was listening to Richard Clayderman's piano solo at Capital Indoor Stadium, I felt my shoes sticking to to the ground. It was chewing gum.
Chewing gum is becoming more and more popular now, but it's a sanitation problem. People throw chewing gum away on buses, in train stations, in classrooms, in concert halls –virtually everywhere– without noticing how difficult it is to clean it up. Unlike waste paper or fruit peels, the sticky chewing gum can't be picked up or swept away; it has to be scraped off. According to one report, sanitary workers at Beijing Train Station have to kneel on the ground to scrape up the chewing gum. In Singapore, the sanitary problem caused by gums has become so serious that the governement decided to ban chewing gum in public. Banning chewing gum may be an extreme measure and may not be feasible in China. In fact, there is a simple and effective way to solve this problem : Keep the wrapper of your chewing gum and wrap the gum in it after chewing.
Everyone wants to keep our country tidy. Let's start by disposing of chewing gum appropriately.

Nie, Beijing
China Daily

LES ÉLUS LUS (VII)

Un honnête homme

Vous savez comment ça se passe. On se précipite sur la page «Réflexion» de *24-Heures* pour chercher dans le courrier des lecteurs si d'autres se sont chargés d'envoyer les réponses qu'on n'a pas eu le courage d'écrire aux lettres stupides publiées la semaine précédente… Et puis, déçu, on se met sans prendre garde

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

à lire la chronique voisine où quelques personnalités romandes triées sur le volet exposent à tour de rôle leur recette infaillible pour sauver leur canton, la Suisse, l'Europe, et parfois même le monde.

C'est ainsi que j'ai lu dernièrement le papier d'un Conseiller d'Etat intitulé «UN SENS À RETROUVER – CAPACITÉ D'ASSUMER». Et j'avoue avoir été frappée par la justesse de cet appel vigoureux à la renaissance d'une conscience civique chez nos concitoyens. Je leur conseille donc à tous cette lecture tonique.

Toutefois, sachant combien l'honnêteté et l'intelligence peuvent être mal interprétées par les esprits chagrins, si nombreux en cette triste fin de siècle, je crois de mon devoir de dénoncer préventivement la mauvaise foi d'éventuels détracteurs.

• Quand l'auteur affirme *«que notre société helvétique comprend un nombre croissant de gens mal dans leur peau, d'assistés, de personnes fragiles sur le plan mental»*, seule une lecture malintentionnée pourrait laisser supposer qu'il considère tous ces dégénérés comme membres à part entière de la société helvétique. Bien qu'il ne propose pas encore des mesures concrètes pour restreindre leurs droits et leurs libertés.

• Quand il dit: *«Je suis né être humain. J'aurais pu naître fourmi, gorille ou éléphant»*, seul un lecteur hostile serait amené à penser qu'il exprime ainsi un respect niais pour les animaux, du plus petit jusqu'au plus grand. Mais quand il ajoute: *«Je considère que c'est un formidable privilège d'être un humain disposant d'une raison, d'une capacité de choix, de pouvoir jouer un rôle sur cette terre»*, on comprend bien qu'il ne les cite que pour affirmer la suprématie de l'être humain.

• Quand il dit: *«Je suis né homme et pas femme»*, seul un lecteur malveillant pourrait imaginer qu'il regrette peut-être de pas être né femme. D'ailleurs en écrivant: *«Je plains ces femmes qui n'en finissent pas de s'empoisonner l'existence à vouloir singer les hommes»*, il évoque deux fois la supériorité de l'homme: d'abord parce c'est la femme qui cherche à imiter l'homme – et non le contraire –, ensuite parce qu'elle est trop bête pour y parvenir.

• Quand il dit: *«Je suis né Suisse et non Zambien ou Ouzbek»*, seule la mauvaise foi permettrait de prétendre qu'il croit que tous les humains sont égaux. En ajoutant qu'il *«considère que c'est une chance d'être né dans un beau pays, libre, démocratique et disposant, comparativement, d'un haut niveau de vie»*, il montre pourtant clairement que les Suisses naissent plus égaux que les autres.

M. R.-G.

P.S. A propos, ce n'est pas un Zambien mais le Kenyan Charles Omwoyo qui a gagné le dernier Morat-Fribourg en 53'33". Ce n'est pas une Ouzbek qui a gagné dans la catégorie dames, mais la Polonaise Violetta Kryza en 1h 01'25". Félicien Morel, quant à lui, a fait le parcours en 1h18', résultat qu'il qualifie lui-même d'honnête. Il ajoute qu'il a «serré une bonne vingtaine de mains en pleine course». Des mains d'hommes, d'homme blancs, d'hommes blancs solides sur le plan mental. Et puis surtout, des mains qui ont le droit de vote.

En anglais dans le texte

And from Toronto, Canada...

LA presse française (et européenne, mais romande) nous joue souvent le coup de l'émerveillement littéraire. Oh ! regardez, un génie inconnu ! Ça marche assez bien lorsque ledit génie écrit en ostiak ou en vogoul, mais dans certains cas, on se dit que ces braves chroniqueurs littéraires sont en retard d'un train.

Tout récemment, nous avons eu droit à la canonisation littéraire anthume de Robertson Davies. Recensé (encensé) par John Irving lui-même dans tel supplément littéraire parisien, il a eu les honneurs d'une photo dans un quotidien plus local. Il est borgne, porte une grande barbe, bref il a l'air d'un pirate et on nous le présentait comme *la* découverte de la rentrée. Bref, les poules littéraires avaient trouvé un couteau et s'empressaient de le faire savoir à leur cher public.

Il est tout de même fâcheux qu'il faille attendre le bon vouloir d'éditeurs et de traducteurs notoirement flemmards pour qu'on daigne nous parler d'un auteur étranger, surtout lorsqu'il écrit dans la *lingua franca* de notre fin de siècle.

Robertson Davies est pourtant l'auteur d'une admirable *Deptford Trilogy*, dans laquelle on découvre les vies croisées des enfants d'un bled canadien archétypique. Un magicien, un mutilé de guerre, une femme d'une laideur exemplaire (*a gargoyle*) se croisent et se rencontrent, pour tenter de résoudre un meurtre, qui est aussi un souvenir d'enfance (tiens, tiens). Mais ceci a été traduit, et il est possible qu'on en ait donc eu vent, ici.

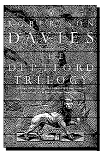
On signalera donc plutôt ce dont la presse européenne, mais romande, parlera dans deux ans, c'est-à-dire le dernier ouvrage de Robertson Davies, *Murther & Walking Spirits*, qui raconte la vie après la mort d'un journaliste tué par l'amant de sa femme.

«Why had he struck me ? I suppose because when I found the two in flagrante, *I spoke jocosely, angry though I was. "My God, Esme,* not *the Sniffer ?", I said. »* Et après le meurtre, arrivent les fantômes du passé.

On n'en dira pas plus, sauf pour signaler le passage un peu angoissant mais drôle où le défunt tente de communiquer avec sa femme, par l'intermédiaire d'un médium adepte de Swedenborg, sans qu'un seul des mots qu'il hurle n'arrive aux lèvres du médium, qui émet, par contre, une adéquate bouillie verbale.

Restons-en là. Mais disons tout de même qu'on appréciera la perfection du style et l'anglais, superbe et généreux, de Robertson Davies, ainsi que les ressources ébouriffantes qu'il met en place dans la construction de son récit. Et que son esprit et son humour réconcilieraient n'importe quel chessexologue avec la métaphysique.

J.-C. B.



Robertson Davies
The Deptford Trilogy : Fifth Business, The Manticore, World of Wonders
Penguin Books, 1983, 863 p., £ 7.99

Murther & Walking Spirits
Penguin Books, 1991, 387 p., £ 4.99

Tout se joue avant 50 ans

Aden que pourra

ILS ont tous la quarantaine, plutôt finissante. Qu'ils parlent de leurs souvenirs d'enfance, de notre rapport fuyant au monde, de couples en sursis, leurs écrits, tout empreints de nostalgie, de mélancolie et de tendresse, nous bouleversent parce que sous leurs sérieux airs de bilans négatifs, c'est surtout d'amour et de libération qu'ils nous entretiennent.

Echenoz, Modiano, Bobin, Handke, Amette et Garat, parmi les 190 titres de cette rentrée littéraire d'automne, ce serait presque négligence que de manquer leur rendez-vous.

On a beaucoup parlé des premiers, un peu moins d'Anne-Marie Garat qui signe avec *Aden* son sixième roman. Depuis *L'Homme de Blaye*, publié en 1984, elle observe avec un souci d'entomologiste ce qu'il advient de l'existence lorsque insidieusement tombent les défenses, lorsque brutalement tout est remis en cause. Aden n'échappe pas à la règle. Ce programmeur brillant entre par effraction, lors d'un court séjour newyorkais, dans la mémoire d'un cerveau informatique. Aden a mal à sa vie, mais il oublie de s'en souvenir. A quarante-cinq ans, il a encore peur de tout, mais cette fois-ci, il ne pourra plus fermer les yeux. *«Aden lit, dans le langage des signes qu'il voulait croire sans histoire, une histoire de mensonge et de piège crapuleux. Le langage, sans approximation ni passion, dit en quoi consiste son travail, et pour qui il travaille. Il en a un vertige de peur et, plus il interroge le clavier, plus il varie les opérations, plus se confirme, en abyme, toute la face cachée. Aden assiste à sa propre exécution.»* Il comprend qu'il ne sera plus jamais innocent, que l'abrutissement dans le travail auquel il avait jusqu'ici consenti ne lui est plus d'aucun secours. La faille s'est ouverte, les fondations s'effritent. Aden va devoir penser à sa vie, apprendre qu'il n'en existe point qui soit de tout repos, et tout d'abord accepter peu à peu son passé de fils d'immigrés : *«Il venait de reconnaître la vieille terreur de ceux qui naissent pauvres et qui, quels que soient le combat et les épreuves affrontées, auront toujours une heure de retard sur l'adversaire.»*

A travers lui, nous croisons bien d'autres histoires personnelles : celle de sa mère Iona, de sa femme Kerin et de son fils dont il est séparé, de son collègue Owen, de ses voisins, toutes vies elles aussi placées sous le signe de l'irréconciliation.

«La vie de la ville n'est que ce petit manège, brassage inquiet de trajectoires courtes, spasmes individuels dans le ronflement emphatique des moteurs, l'exaspération brève des coups de freins, un simulacre de fièvre, (...) et la flambée magique des oublis, chaque minute.»

Au terme de ce face à face avec lui-même et avec les autres, Aden comprend qu'il n'est d'autre solution que de faire tout ce qui peut nous rapprocher. Partager l'amour, le travail, la vie, mais avant tout, parce que nous ne pouvons pas échapper à nous-mêmes, tenter la réconciliation intérieure, seule réponse aux cahots du monde.

M. T.

Anne-Marie Garat
Aden
Seuil, septembre 1992, 235 p., Frs 32.20

Import-export

L'aubaine...

QUE nous demeurions si étrangers les uns aux autres tandis que le malentendu gerce les moindres paroles que nous échangeons en croyant nous comprendre, est un profond mystère. Mais qu'à travers l'espace, plus encore la durée, un message différé, doublement différé lorsqu'il doit passer par le tamis de la traduction (1), puisse nous atteindre et nous émouvoir, est un autre mystère, non moins troublant. Peut-être a-t-il raison celui-là qui prétend que *«l'écriture est la plus grande force, la parole écrite est plus forte que le pape et le roi, plus forte que le doge.»*

Celui-là, c'est Sándor Márai (1900-1989), né à Kassa (aujourd'hui Kosice en Slovaquie). Journaliste et romancier célèbre dans les années trente, il s'exila aux États-Unis en 1948. Ses livres furent interdits en Hongrie jusqu'en 1990.

La *Conversation de Bolzano* emprunte aux Mémoires de Casanova la date et les circonstances de son évasion des Plombs de Venise le 31 octobre 1756. Tout le reste n'est que «fable et invention». Et le reste est éblouissant.

Certain *esprit de sérieux*, héritage d'un romantisme dévoyé, nous rend méfiants envers l'intelligence. On la répute volontiers anti-romanesque. Or ce roman, pour une large part constitué de deux longues *conversations*, réussit la gageure de nous tenir en haleine de bout en bout. Il nous entraîne dans un vertigineux mouvement de masques, de déguisements, de miroirs. Le désir, les aventures du sentiment, le goût de la domination, la tentation de l'amour ou cet irrépressible besoin de tordre le cou au bonheur comme pour mieux rebondir, y exécutent leurs fascinantes figures. On y redécouvre la terrifiante volupté qui naît en nous de l'approbation de la vie jusque dans ce qui parfois la contrarie. Rarement un écrivain, de surcroît impeccable styliste, n'est parvenu à ce point à embrasser les contradictions du cœur et de l'esprit.

Risquons pour finir une de ces propositions sottes et indémontrables dont les manuels d'histoire littéraire ou les *diaristes* salonnards raffolent : Stendhal, le merveilleux Stendhal soi-même, eût adoré ce livre.

J.-J. M.

Sándor Márai
La conversation de Bolzano
Albin Michel, avril 1992, 267 p., Frs 42.–

(1) Les traducteurs sont les soutiers de la littérature. Sans eux pourtant, nulle expédition lointaine. Hommage donc à Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba pour leur superbe mise en français d'un chef-d'œuvre exhumé.

Bière, censure et désespoir

HANTA pilonne des livres depuis trente-cinq ans. En artisan consciencieux il détruit soigneusement la crème de la culture. Amoureux du travail bien fait, il fait aux livres des linceuls de vieux papiers, de reproductions de tableaux, de gravures. Il les couche dans une dernière demeure digne d'eux. Dans leur nid douillet, ces livres sont réduits à l'état de cubes, solidement ficelés, étanches.

Dans la cave où il officie, Hanta, entre deux pressées, s'envoie des pots de bière et contemple les livres rescapés du désastre. Car au mépris du rendement, de sa conscience professionnelle, non seulement il perd du temps à feuilleter des ouvrages précieux, pire il accorde aux plus méritants l'asile politique dans son appartement. Son appartement est envahi de ces réfugiés.

Hanta vit seul, bien sûr. Une jeune tzigane, quelques temps, par une sorte de miracle, l'attend devant sa porte, la nuit. Avant que les nazis ne l'emportent.

Mis sur la touche pour manque de rendement, remplacé par des jeunets sans états d'âme, Hanta, de bars en bistrots, tente le «Grand Slalom».

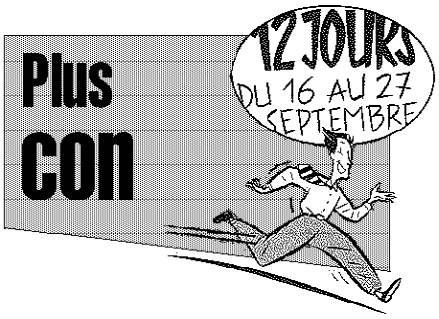
«De retour à la Brasserie Noire, je commandai un rhum, puis une bière, encore un rhum, ce n'est qu'une fois broyés que nous tirons le meilleur de nous-mêmes.»

Notre héros poussera ce raisonnement jusqu'à l'extrême bout de la vis de sa presse.

J'allais oublier : pendant que Hrabal manie son humour grinçant aux dépens de sa créature, il ne manque pas de nous informer que la guerre des rats fait rage sous la belle ville de Prague.

C. P. (Dessin A. M.)

Bohumil Hrabal
Une trop bruyante solitude
Points Romans, 1991, 125 p., Frs 9.60



Encore un grand Suisse méconnu

Une (belle) vie

LES mémoires plaisent. Peut-être parce qu'il n'est pas vraiment possible d'y être hypocrite sans que ça se sente; peut-être parce que le plus retors des politiques finit toujours par y dévoiler quelque chose d'humain; peut-être parce qu'on peut y mentir impunément : si l'Histoire donne tort, c'est toujours avec assez de retard pour être bénigne.

Le bon ton littéraire veut que Rousseau soit, avec *Les Confessions*, l'«inventeur» de l'autobiographie moderne. Ce qu'il faut entendre par «moderne» reste tu, le plus souvent… Si «moderne» signifie plutôt proche du lecteur de ce siècle finissant, le bon ton a tort, car il oublie le cardinal de Retz, merveilleux frondeur, faux-jeton et séducteur, et il oublie le très helvétique Thomas Platter.

Fameux personnage, dont la vie couvre presque tout le seizième, ce siècle rendu sanglant par les guerres issues de la Réforme. Platter naît Haut-Valaisan, plutôt pauvre, garde les chèvres pendant les premières années de sa vie, finit par se faire «écolier» et se lance, en compagnie d'un cousin plus âgé qui le battra comme plâtre, dans le tour de l'espace culturel germanique, allant de ville en ville, chapardant, mendiant, suivant ici et là quelque cours dispensé le plus souvent par un ignorant. Bref, la version originelle de l'*Akademische Wanderung*, que pratiquent encore aujourd'hui les étudiants allemands (1).

Le périple européen de Platter lui permet de s'ouvrir au monde et nous permet de comprendre combien le monde d'alors était ouvert. Pas de frontières, un accueil facile, le plus souvent, pour l'étranger. Lorsque le petit Platter arrive à Zurich, il mendie avec succès, car tout le monde veut l'entendre parler en dialecte haut-valaisan; plus tard on le nourrit parce qu'on sait que les Suisses viennent de se faire battre (à Marignan), qu'on les plaint et qu'on veut un peu les aider…

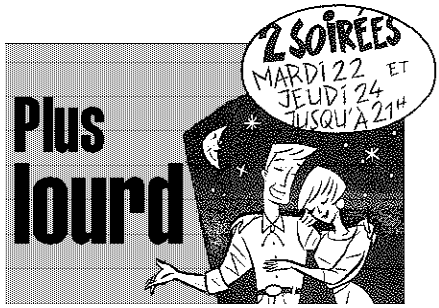
Platter devient réformé et les dénonciations sectaires du catholicisme, formulées dans le langage même de la Bible, parsèment son récit : il regrette vigoureusement que les Valaisans soient restés des «adorateurs d'idoles». Proche de Zwingli, il refuse de se consacrer au seul pastorat, devient cordier, puis imprimeur. Plus de clercs, des entrepreneurs ! Platter réussit fort bien dans ses affaires et nous donne une incarnation *idéal-typique* de l'éthique protestante face au capitalisme.

Platter écrit, quelques années avant de mourir, pour son fils. Il n'est pourtant ni moralisateur, ni sentencieux. Sa vie se lit comme un roman et on pense souvent à cet autre chef-d'œuvre autobiographique qu'est *Le pauvre homme du Toggenburg*. Platter et Bräker ont quelque chose en commun. Une suissitude qui ne serait pas gris de muraille, peut-être ?

J.-C. B.

Thomas Platter
Ma vie
L'Age d'Homme, 1982, 141 p., Frs 10.00

(1) Pourquoi pensez vous qu'il sont si nombreux à fréquenter la faculté de droit de l'Université de Lausanne ? La qualité des cours n'y est pour rien (évidemment) : c'est tout simplement parce que l'on peut y obtenir un diplôme reconnu dans les Allemagnes, fortiche, non ?



La mère gronchon

Dérapage philosophique incontrôlé

LE titre un peu ronflant de cet ouvrage ne doit pas nous tromper : l'auteur est très sérieuse quand elle affirme (prenez votre souffle) *«qu'une table commune en salle de professeurs régulièrement envahie d'ustensiles* Tupperware *et de sacs en plastique contenant fruits et sandwiches dénote une régression d'ordre inconscient, aboutissant à de véritables perversions du système.»*

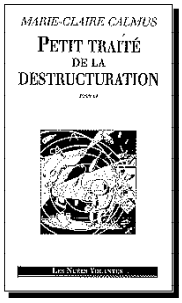
La société va mal. L'individu ne se porte pas bien. Et leurs rapports ne cessent de s'aggraver. Tel est le déprimant constat qui nous est proposé, enrichi d'une somme d'explications, raisonnements, exemples et observations dénués de tout humour mais pas forcément d'amour. On regrettera la lourdeur du langage et la banalité des conclusions.

Usant très généreusement des participes présents, passés (et à venir ?!), Marie-Claire Calmus s'approprie sans gêne l'héritage de mai 68 et se révèle finalement quelque peu réactionnaire. Elle peste sur l'accoutrement des jeunes, trop dérangeant mais pas assez provoquant à son goût, regrette la «désexualisation», fléau étrange qui frappe aussi bien les sphères publiques que privées, et réclame davantage d'attention pour les vieux dont elle ne dit somme toute pas grand-chose.

Sans parler des méfaits de la télévision qu'elle définit très bien comme tant d'autres avant elle. Mais le malaise vient surtout du choix des situations décrites. Piochant dans son quotidien professionnel et extra-professionnel (elle est enseignante dans un lycée et pratique le volley-ball), Marie-Claire Calmus nous fait visiter toutes ses petites et grandes frustrations. L'objectivité nécessaire à sa démonstration n'en sort pas grandie.

En bref, rien de nouveau sous le soleil, à part la torpeur ambiante, normale en cette saison. C'est à se demander si l'éditeur a lu le manuscrit avant de l'imprimer.

A. F. S.



Marie-Claire Calmus
Petit traité de déstructuration
Les Nuées Volantes, juin 1992, 115 p., Frs 42.–

Eco l'uomo

Eco chroniqueur

OSER dire que l'on ne connait pas Umberto Eco serait aujourd'hui une belle provocation, à moins de rentrer d'un très long voyage. Eco est repéré, au moins pour ses romans (genre grand-public-lettré, comme *Le nom de la rose*, ou genre abscons- et- plutôt-chiant -mais-on-ne-peut-pas-le-dire-parce-qu'on-risque-de-passer-pour-un-ignorant, comme *Le pendule de Foucault*). Quelques sémiologues, linguistes ou communico-sociologues auront lu *L'œuvre ouverte*, pour leur meilleur ou pour leur pire. Bref, pour les Français et les Romands, Eco est un monsieur fort sérieux, qui parfois se permet quelques traits d'ironie que l'on débusque avec un sourire entendu.

Les italianophones ont de la chance : ils peuvent découvrir un Eco chroniqueur. Il a en effet publié toute une série d'articulets, de notules, de réflexions liminaires, de constructions minimes, dans divers périodiques italiens. Aujourd'hui, un deuxième recueil de ces petites choses paraît. Ceux qui ne sont pas des lecteurs réguliers de la presse italienne peuvent donc lire ces chroniques, toutes des textes *malins*, dans tous les sens du terme, et très, très drôles.

N'attendez aucune traduction : il faudrait la truffer de ces appels de notes, chers à San Antonio : «Jeu de mots intraduisible», car le ressort du comique d'Eco est d'abord culturel (on s'en doutait!) et il vaut mieux connaître l'Italie pour n'être pas totalement dépassé.

On pourra cependant apprécier les pastiches et la puissance satirique de l'inversion, qui nous vaut une belle page sur l'*Anopticon*, système carcéral dans lequel l'espace est aménagé de manière que les détenus puissent tous voir leur geôlier, sans que celui-ci puisse savoir s'il est vu, ce qui permet, note Eco, d'enfin savoir *«Quis custodiet custodies ?»*

Autre trésor, les *Istruzioni per l'uso*, divers modes d'emploi qui permettront, par exemple, de savoir *Come organizzare una biblioteca pubblica*, et de découvrir quelques règles de fonctionnement : *«5. Il n'est pas nécessaire de donner plus d'un livre à la fois. (…) 9. Le bureau des renseignements doit être inattaignable. 10. Le prêt doit être découragé (…) 15. Il doit être impossible de retrouver son ouvrage lorsqu'on revient le lendemain. 16. Il doit être impossible de savoir qui a emprunté l'ouvrage que l'on demande et qui n'est pas disponible»* etc. etc. Tous ceux qui ont fréquenté, ne serait-ce qu'une fois une bibliothèque italienne, française, ou les Archives cantonales genevoises apprécieront.

F. F.

Umberto Eco
Il secondo diario minimo
Bompiani, 1992, 339 p.

(Annonce)

Tous à la manif !

Vie quotidienne des gauchistes dans les années 70
Présentation des collections de la librairie Basta !
Du 7 au 28 novembre, vernissage le 7 novembre dès 15h0
(75e anniversaire de la révolution d'octobre)

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4, Lausanne

700 ans d'histoire ou 700 ans de mythes ? Du Grütli à Maastricht

«Toutes les utopies sont déprimantes, parce qu'elles ne laissent pas de place au hasard, à la différence, aux "divers". Tout a été mis en ordre et l'ordre règne. Derrière toute utopie, il y a toujours un grand dessein taxinomique : une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.»

Georges Perec, *Penser / Classer*

D'UN côté des chercheurs, des archéologues, des historiens, qui avancent prudemment, pas à pas, dans la connaissance de notre passé, étudiant les sources, utilisant des méthodes très sophistiquées pour interroger les vestiges archéologiques : ils essaient de comprendre comment l'interaction entre un territoire (les vallées alpines) et les intérêts souvent divergents des hommes qui l'occupent, aboutit à des alliances, à la création de communautés locales ou régionales, à des conflits juridiques ou militaires. Ils démontrent, preuves à l'appui, que la notion d'«état suisse» est une notion moderne, qui trouve sa forme seulement au XIXe siècle, que les concepts de liberté, d'indépendance nationale, de patrie sont des vues idéologiques forgées de toutes pièces des le XVe siècle pour des motifs d'ordre politique parfaitement explicables.

De l'autre côté, des politiciens, parmi lesquels quelques amateurs d'histoire, qui, bien que votant des subventions aux universités, à l'Académie suisse des sciences humaines et au FNRS (siégeant même parfois au sein des conseils de ces institutions savantes), ignorent ou font mine d'ignorer les développements de l'historiographie. Ils continuent de se gargariser avec «nos» libertés, «nos» pères, «notre» patrie. Ils perpétuent une tradition bien ancrée : celle de l'histoire «biologique» (la naissance, l'âge de raison, la maturité, etc.). Ils considèrent, comme quelques historiens depuis la fin du XVIIIe siècle, qu'il y a continuité entre les Suisses aux bras noueux de 1291 et ceux d'aujourd'hui qui défendent l'«indépendance» de la Suisse face à une Europe qui voudrait, paraît-il, les phagociter. Pour des hommes politiques comme Martin Chevallaz, réplique miniature de Christoph Blocher, élu à la vice-présidence de l'ASlN (Association pour une Suisse indépendante et neutre) après avoir été président du comité d'officiers «Pour une armée digne de ce nom», il est évidemment indispensable que les citoyens se sentent les descendants d'hommes libres et sains qui auraient résisté à un envahisseur étranger et qui se seraient toujours battus pour leur indépendance. La remise en question de cette image idyllique de l'histoire suisse est non seulement trop douloureuse, elle est en outre néfaste pour leur projet de société.

Mais que disent les historiens et les archéologues (1), à la lumières des découvertes de ces trente dernières années, qui fasse si peur aux «patriotes» amateurs d'histoire et aux nationalistes de tous poils ? Une équipe du séminaire d'histoire de l'Université de Bâle, emmenée par le professeur Werner Meyer, a tenté de résumer les découvertes de ces dernières années dans le domaine de l'histoire suisse en mettant sur pieds une exposition, «1291, mythe et histoire», qui a été présentée à Bâle et à Bellinzone à l'instigation des départements de l'instruction publique de ces deux cantons (2). Les éléments essentiels de leur approche se résument ainsi :

1. La Confédération n'a pas pour origine un acte de fondation, mais elle s'est formée au cours d'un développement historique graduel.

2. Le territoire des cantons primitifs Uri, Schwyz et Unterwald reste, vers 1300, en marge de la vie politique, économique et culturelle «européenne».

3. L'union des trois communautés (UR, SZ,UW) en 1291 est une mesure d'autodéfense causée par le désintérêt de la seigneurie des Habsbourg pour toute politique territoriale dans cette zone.

4. Ni en 1291, ni à aucun autre moment ne s'est développé en Suisse centrale un mouvement d'opposition aux Habsbourg. Le «serment du Rütli» et la soi-disante «conquête des châteaux» n'ont jamais eu lieu, contrairement à ce que raconte la légende.

5. La figure mythique de Guillaume Tell n'a rien à voir avec les événements qui se sont passés vers 1300 en Suisse centrale.

6. Les conflits entre Habsbourg et Confédérés au XIVe siècle ont toujours été déclenchés par des actes provocateurs ou agressifs de la part des Confédérés.

7. Le système des alliances mis en place par les Confédérés n'avait pas pour but de conquérir des territoires au détriment des Habsbourg.

8. L'expansion de la Confédération aux XIVe et XVe siècles a été rendue possible parce que l'Autriche, en tant que seigneurie territoriale, avait renoncé à son rôle de puissance protectrice.

9. Les mouvements d'opposition en Suisse centrale n'étaient pas dirigés contre des oppresseurs étrangers, mais contre leur propre classe dirigeante.

10. Le sentiment de solidarité confédérale qui se développe dans les cantons primitifs n'est pas dirigé contre un oppresseur étranger, mais contre ses propres dirigeants.

11. Dès le XVe siècle, les familles au pouvoir manipulent l'histoire des origines de l'état qu'elles dirigent en diffusant un mythe : celui de l'union interne face à un ennemi extérieur.

12. La Confédération du Moyen Age tardif est située géographiquement dans un angle mort des intérêts des grandes puissances, ce qui lui permet de survivre et de se développer territorialement sans rencontrer de grandes résistances à ses projets.

De cette histoire-là, nous n'avons pas entendu parler durant le 700e de la Confédération. Les faits historiques ont été purement ignorés, remplacés par la rhétorique de cantine ou ensevelis sous les tas de déchets des fastes de banquets officiels. Les politiciens accusent facilement les universitaires de parler un charabia peu accessible à leurs électeurs et de rester dans leur tour d'ivoire : et pourtant, lorsque des historiens et des archéologues professionnels expliquent de manière simple et didactique les origines de la Confédération (comme c'est le cas dans «1291, mythe et histoire»), on ne les écoute pas, car les faits historiques qu'ils décrivent obligeraient trop de personnalités très en vue à changer leurs discours démagogiques. Il ne faut pas chercher plus loin les causes de la résistance de certains milieux à la diffusion de nouveaux livres d'histoire pour les écoles. Il est tellement plus simple de réimprimer de vieilles légendes qui ont fait leurs preuves. «Tout a été mis en ordre et l'ordre règne».

P. C.

(1) En particulier : Werner Meyer, *1291, l'histoire. Les prémices de la Confédération suisse*, Zurich, Silva, 1991; ainsi que Sablonier, Marchal, Blickl et al., *Innerschweiz und frühe Eidgenossenschaft*, 2 volumes, Olten. 1990.

(2) Il en reste les brochures et catalogues : *1291, Mythos und Geschichte*, Ausstellung der Universität Basel, 15.10-15.12.1991; *1291. miti e storia*, Un'esposizione storica, Bellinzona Castelgrande, 1.2 - 1.3.1992 (Diffusion : Historisches Seminar, Bereich Mittelalter, Hirschgässlein 21, 4051 Bâle)

L'Hebdo aime tant la nouveauté

COMMENT réchauffer une vieille soupe dans une casserole neuve ? Depuis quelques années, le «magazine suisse d'information» cherche à placer à tout prix l'idée du *néo-patriotisme*. On retrouve là l'essence de toute mode, intellectuelle ou autre : ça vient de sortir et c'est génial, mais on ne sait pas trop à quoi ça pourrait bien servir.

Première poussée répertoriée en 1985, de fins analystes décelèrent dans les élections communales vaudoises deux tendances marquantes : *«…poussée éco - logiste dans tout le canton, fièvre natio - naliste à Lausanne. Les deux courants, rivaux, se rejoignent dans le patriotis - me.»* (1) On crut alors comprendre que le vert et le brun étaient désormais des couleurs rapprochées sur le spectre politique. Le ton donnait à penser que c'était très vilain, en tout cas pour les adorateurs de la modernité qui gicle et de l'Europe qui se donne.

Raté : huit mois plus tard, le lecteur attentif découvrit que les patriotes refoulés étaient à chercher du côté du rose : *«…entre le patriotisme doux des socialistes et le nationalisme agressif des xénophobes, où est la véritable dif - férence ?»* (2) Au milieu d'un de ces vastes articles «de fond» qui servent à recycler pêle-mêle lectures oubliées, propos de fins de soirée et confidences inutilisables, l'auteur nous servait même une belle citation de Ramuz contre le nationalisme helvétique. Cette fois-ci, ça y était, on les avait repérés, ces ringards conservateurs de tous bords, qui agitaient frénétiquement le drapeau pour mieux se cacher derrière, comme aimait à dire le président Mao.

Mais non, le cycle des métamorphoses du concept-valise n'était point encore parvenu à son terme. Finie l'accusation de patriotisme rétrograde, le temps du blanchiment de notions sales était venu. Une éruption remarquable souleva le lecteur estomaqué lors de l'inoubliable retape que fit *l'Hebdo* pour le prétendu 700e anniversaire de la Confédération.*«Avec l'arrivée des grande cha - leurs estivales, avez- vous remarqué l'in - sensible mouvement des Suisses vers leur 700e ? Au fil des spectacles, des fes - tivals et autres rencontres, on doit s'avouer séduit, conquis peu à peu par la bouffée d'optimisme et d'inventivité qui anime notre pays. (…) Malgré les réti - cences des débuts, la Suisse qui bouge, la Suisse qui crée, la Suisse qui change est ainsi de la partie. (…) En réalité, les valeurs fondamentales de la Suisse sont plus que jamais d'actualité dans le mon - de d'aujourd'hui et ses citoyens, qui ont pu en douter à force d'entendre vilipen - der leur pays, ont bien le droit de s'y sentir heureux et d'en tirer une légitime fierté.»* (3). Le néo-patriote désormais, c'est eux, c'est vous, c'est tout le monde et c'est bien, parce que ça déculpabilise (soulagement dans les salles d'attente des psychothérapeutes). Pas besoin de définition complexe : il suffit d'aller tremper sa saucisse de veau dans la moutarde Thomy le premier soir du mois d'août pour participer à ce qu'on appelle un irrésistible mouvement d'opinion. Un rédacteur trouvait même une (autre) citation de Ramuz pour justifier ce prurit chauvin (4).

Certes, on peut supposer que dans sa banalisation estivale le «néo-patriotisme» a atteint son apogée et que, comme les feux d'artifice qui l'accompagnent si souvent, il va s'évanouir en fumée. Mais, sait-on jamais, ce «concept» à géométrie variable pourrait aussi bien servir dans le futur à désigner les puissances «étrangères» qui menacent l'irénique Communauté européenne. Les patriotes dangereux, ce sont toujours les autres.

C. S.

(1) E. Burnand et E. Hoesli, «Elections vaudoises : les nouveaux patriotes», *L'Hebdo*, 31 octobre 1985.

(2) P.-A. Stauffer, «Le patriotisme est-il de gauche ?», *L'Hebdo*, 31 juillet 1986.

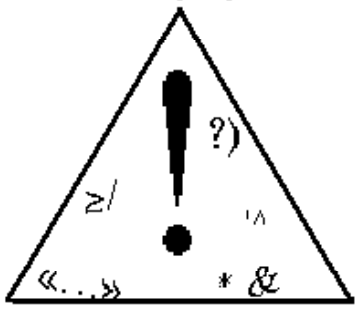
(3) E. Hoesli, «Néo-patriotes», *L'Hebdo*,18 juillet 1991.

(4) Ph. Barraud, «Du plaisir d'être suisse», *L'Hebdo*,18 juillet 1991.

(Publicité)

Editions du Bourg

Collection «Eclairages»
Un éditeur
à l'écoute des auteurs,
pour que vive le livre.



Sortie de livres

Daniel Lerch - Cp 82 - 1170 Aubonne - Tél. 021 808 73 66 0 - Fax 808 73 69

Nouveautés

Denis-René Bolomey
Le banc
Essai ethno-sociologique
24 Heures, 1992, 143 p., Frs 29.95

C'est un essai plein de verve que nous présente D.-R. Bolomey avec *le Banc*. Le jeune sociologue a orienté son travail de recherche dans deux grands axes qui constituent les deux parties du livre : l'apparition et l'évolution du banc en Occident, puis une étude comparative de ce meuble dans les différentes civilisations.

L'auteur arrive à nous faire partager sa passion pour ce siège d'apparence anodine, mais qui aurait considérablement influencé le rapport de l'homme à son environnement. Des bas-reliefs égyptiens au design moderne en passant par les dessins de Matisse, des descriptions coquines d'Ovide (*L'Art d'aimer*) à l'exégèse fouillée de Roland Barthes, D.-R. Bolomey brosse un panorama étonnant où les lecteurs de *La Distinction* seront heureux de trouver également quelques lignes dévolues à C.-F. Ramuz. Son texte célèbre *«Viens t'asseoir sur le banc…»* est analysé avec pertinence dans le chapitre consacré au «banc comme symbole de domination».

Un livre à recommander par sa délicate érudition et l'originalité de ses thèmes car, comme l'écrit l'auteur : *«Du jour où l'on s'aperçoit que le divan du psychanalyste n'est autre que l'antique banc élevé au rang d'objet sacramentel, il paraît évident que celui-ci est le seul meuble adéquat à l'exploitation sereine de notre inconscient.»(R. G.)*

L'humour. Un état d'esprit
Autrement, n°131, septembre 1992,
230 p., Frs 37.20

Où l'on vous apprend ce qui fait rire les téléspectateurs argentins, japonais, britanniques ou espagnols. Où l'on vous explique trop doctement ce qui fait rire le tout-petit. Où l'on passe en revue de nombreux tropes pour ne pas découvrir ce qui fait rire. Où l'on intervioure Roland Topor, qui est un plaisantin fort grave. Où l'on s'interroge sur l'humour dans sa relation au sens de la vie et à ces sortes de choses. Où l'on rappelle fort plaisamment les zutistes, les hydropathes, les hirsutes et autres pataphysiciens. Où l'on relève que l'humour rend complice et qu'il est un instrument de séduction absolument contondant. Où l'on confirme que le pouvoir n'a jamais d'humour. Où l'on suggère finement que la dignité est débitrice de l'humour. Où l'on affirme sérieusement que l'humour est éternel. Où… *(E. N.)*

Robert M. Utley & Wilcomb Washburn
Guerres indiennes. Du Mayflower à Wounded Knee,
Albin Michel, 1992, 274 p. Frs 49.–

Trois siècles d'accrochages, d'embuscades et de batailles rangées, de cadeaux de pacotille et de négociations truquées, de promesses vaines et de traités violés, de massacres ignobles et de déportations massives : les rapports entre nations indiennes et colons européens furent longtemps tendus. La quasi-disparition des premières permit de régler le problème. Mais cela n'est pas allé sans mal, ainsi que le rappelle ce livre, puisque les Indiens mirent beaucoup de mauvaise volonté à libérer la scène.

Utley & Washburn énervent parfois par leur vision «bon sauvage» opposé au «méchant Blanc»; ça part d'un bon sentiment, mais ce genre de catégories d'analyse n'aide guère à comprendre. Au moins les deux auteurs ont-ils le mérite de rappeler les faits saillants d'une longue et sale guerre qui a souvent dérapé en génocide pur et simple. C'est suffisant pour que leur ouvrage soit signalé aux populations d'un pays où l'école apprend aux enfants que *«les Indiens, peu nombreux, n'ont pas opposé une grande résistance aux envahisseurs qui, pour quelques tonneaux de rhum, se font céder d'immenses territoires. Il faut bientôt les protéger et leur créer des réserves où ils pourront vivre relativement en paix.»*, extrait de G.-A. Chevallaz, *Histoire générale de 1789 à 1918*, Payot, 1991, p. 246. *(E. N.)*

Marie Nimier
L'hypnotisme à la portée de tous
Gallimard, 276 p., Frs 30.10

C'est l'histoire de la jeune Cora qui, fascinée par la lecture d'un manuel d'hypnotisme pratique se met à endormir tout ce qui bouge autour d'elle : son père, une perruche, un poisson rouge, ses petites camarades –avec parfois des problèmes : les premières leçons apprennent comment endormir, mais ne disent rien sur la manière de réveiller un hypnotisé… C'est l'histoire de l'oncle Paul, mystérieusement atteint d'héminégligence, c'est-à-dire que son cerveau ignore ce qui se passe à sa gauche, ce qui est ennuyeux pour lire, pour manier la fourchette et pour traverser la route, pour caresser les seins de sa maîtresse aussi. C'est l'histoire d'un aphasique logorrhéique qui disserte longuement des faisselles de canard et de la brute des gommes à traire avant qu'un bouchon de bordeaux millésimé ne lui cloue le bec. C'est l'histoire d'un hypnotiseur mesquin et mégalomane qui officie dans de minables boîtes de nuit, suscitant par son seul art les chaudes ambiances de grande surface à l'heure des soldes. C'est l'histoire d'un jeune professeur de gymnastique qui affole quelque peu ses gymnasiennes qui, elles, l'affolent énormément. C'est l'histoire de l'éducation sentimentale de Cora, à laquelle le gymnaste, l'héminégligent et l'hypnotiseur participeront dans la mesure de leur spécialité. C'est souvent une histoire à dormir debout. Mais c'est parfois bien rigolo. *(A. C.)*

Archéologie du présent (3)

Cartographies et mentalités

LE hasard veut que l'on publie, à la décidément très riche Bibliothèque du Congrès pan-africain de Léopoldville, une splendide reproduction commentée de deux documents qui éclairent d'un jour nouveau l'imaginaire spatio-politique des Extrêmes-Eurasiens de la fin du «XXe siècle», comme ils aimaient à appeler leur époque. Ces pièces, rescapées du Grand Effacement des images (vers 2013-2014 de leur ère), représentent toutes deux la portion de continent autrefois appelée «Europe» sur un support cellulosique. On était en effet encore très éloigné du morphocopieur (Bolex, 2067), qui reproduit tous les objets au moyen de chaînes de carbone colorées, causant la pollution par les *pseudo-choses* dont nous sommes actuellement victimes.

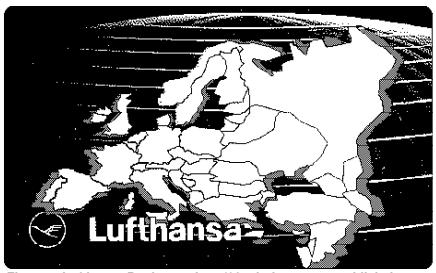


Fig. 1.– «Lufthansa Business class '93», hologramme publicitaire paru dans *L'Hebdo*, 17 septembre 1992

Fig. 2.– Carte parue dans *La voie suisse vers l'avenir européen*, édité par le Bureau de l'intégration (Département fédéral des affaires étrangères/Département fédéral de l'économie publique), Berne, 1992.

Les deux images en question rappellent une tradition étrange, dénoncée depuis les âges les plus barbares, qui consiste à confondre la carte et le territoire. Cette confusion mentale, cette maladie des esprits, couramment appelée cartographie, voire infographie à son stade terminal, envahit progressivement, semble-t-il, la vision du monde des Extrêmes-Eurasiens au fur et à mesure des progrès des systèmes de reproduction, libérée par l'absence totale dans ces régions des tabous iconophobiques qui ont fait la gloire des califats musulmans successifs (La Mecque, Damas, Bagdad, Istamboul, Kaboul et Berlin-Kreuzberg). La *cartomanie* entraîna, comme on le sait, des politiques odieusement simplificatrices, des interventions militaires désastreuses visant à conformer des réalités complexes, mouvantes et délicates à des représentations bidimensionnelles et souvent monochromes.

Rêves germaniques

Dans un effort pour dépasser ces limites, la «Lufthansa» (1) a utilisé l'hologramme pour donner un peu de relief à sa carte (voir *fig. 1.*). On y constate tout d'abord la séparation du Péloponnèse du reste de l'Europe, ainsi que la fusion en une seule île de la Sardaigne et de la Corse, géniales anticipations du mouvement aberrant des plaques tectoniques sub-méditerranéennes qui se produisit deux siècles plus tard. Sur le plan politique, les traditionnelles zones sensibles sont traitées avec une grande délicatesse : l'Ulster est élargi jusqu'à occuper la moitié de l'Irlande; le Liban, la Syrie et la Jordanie disparaissent, symbolisant sans doute par là la «grande nation arabe» tant de fois promise en ces temps-là (en revanche les territoires occupés y sont définitivement absorbés par l'Etat d'Israël); la Slovénie et la Croatie, amputée de la Slavonie, sont fondues en une curieuse «Slovatie» qui jouxte l'étrange «Albanégro»; enfin le Caucase voit apparemment l'Arménie absorber un bonne partie de l'Azerbaïdjan (*quid* de sa population ?) et le Daguestan (pourtant intégré à la Russie depuis deux cents ans) retrouve son indépendance et ses curiosités ethnologiques (2). Comme on peut le voir, la «Lufthansa» et derrière elle le puissant complexe militaro-industriel grand-allemand développait en cette fin de siècle des visées hardies pour la réorganisation du sous-continent.

Si l'Ukraine, la Biélorussie et les pays baltes, vieilles cibles de l'expansion teutonique, sont dessinés par la «Lufthansa», le «Bureau suisse de l'intégration du Département fédéral des affaires étrangères et du Département fédéral de l'économie publique» (3) prévoit lui un véritable anéantissement de l'Europe au-delà du Bug et du Prut (voir *fig. 2.*).

Des vues timorées, mais imprudentes

On peut soupçonner que la négation de l'existence même de ces territoires, dont le destin connut alors effectivement quelques vacillations, provient de la crainte immémoriale des «Suisses», eux-mêmes produits d'un assez inconcevable concours de circonstances, pour toute forme de situation instable. En ce qui concerne les Balkans, les stratèges géo-politiques bernois postulaient une pulvérisation de la Grande Slavie méridionale (4), puisque non seulement la Slovénie, la Croatie, la Bosnie-Herzégovine et la Macédoine figurent comme entités indépendantes, mais aussi la Voïvodine et le Kossovo. Cette opération de laminage graphique déclencha la déclaration de guerre de la Serbie à la Confédération helvétique. On se souvient que cet affrontement sanglant se termina, après quelques douloureuses défaites pour l'armée suisse, par la fulgurante percée du troisième corps d'armée helvétique à travers les Alpes dinariques, ce qui entraîna l'occupation de la Petite Serbie et la célèbre division de Belgrade en quatre zones d'occupation (alémanique, romande, tessinoise et romanche).

Ces épisodes lointains confirment une fois de plus la validité du troisième principe de la thermo-politique (loi de Maginot) : *«à trop vouloir figer le statu quo, on finit par tout faire péter»*, et les «cartographies» de cette époque-là ne servaient à rien d'autre qu'à tenter de bétonner la réalité.

J.-C. Bon.

(1) Cette compagnie aérienne était, comme les autres, un organisme servant à déplacer dans les airs de gros volumes mécaniques en brûlant beaucoup d'hydrocarbures.

(2) Cinquante peuples, dont les Godobéris, les Kapoutchis, les Artchis, les Tzakhours et les Koumyks, pour moins de deux millions d'habitants.

(3) Il doit s'agir d'une de ces officines de propagande destinées à modifier l'opinion du peuple lorsque les élites constataient que ce dernier ne partageait pas leurs vues («démocratie des sondages»), ou bien d'un bureau visant effectivement à «intégrer» deux départements aux tendances antagonistes.

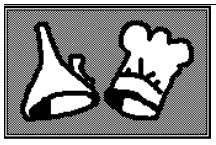
(4) Récemment reconstituée sous forme de fédération libertaire fraternelle de Trieste à Sofia.

Faits de société

Informations inquiétantes sur l'esprit de combativité qui s'empare des associations corporatives dans le canton de Vaud

«Malgré les coupes sombres dont sont victimes nos différents services, plaçons-nous au-dessus de ces considérations et remplissons nos tâches avec enthousiasme et compétence.
C'est en agissant de la sorte que nous pourrons démontrer, une nouvelle fois, que l'Etat, sans ses fonctionnaires, n'est rien et ainsi que toute offensive perfide doit cesser à notre endroit.»

Monique Mischler, présidente de la Fédération de sociétés de fonctionnaires vaudois, *Lettre ouverte aux fonctionnaires*, mai 1992



TOQUÉ, LE CHEF

OH YEAH ! CONCHIGLIE…

Procurez-vous quelques *conchiglie*. Des rondes et des belles. Des jaunes et des rayées. Au cas où vous l'ignoreriez, les *conchiglie* ce sont des pâtes, des grosses, en forme de coquille.

Regardez une casserole d'eau salée droit dans les yeux, méchamment, jusqu'à ce qu'elle frémisse. Jetez les *conchiglie* dedans et cuisez-les un petit peu moins qu'*al dente*. Faites-les refroidir rapidement sous l'eau… froide.

C'est ensuite que vient le vrai plaisir, celui de se farcir la *conchiglia*. Avec, par exemple, une cuillère de *ricotta* et un peu de *funghi porcini* poêlés (c'est le doux nom donné aux bolets dans la langue de Craxi et non pas une espèce de gros cochon, comme on pourrait le croire), ou avec de la *ricotta* et un peu de *zucca* cuite et mixée (c'est le joli nom donné à la courge dans la langue d'adoption de la Cicciolina et non pas ce à quoi vous pourriez penser) ou avec autre chose, suivant ce que vous aimez, ce que vous voulez et ce que vous avez.

Répartissez délicatement les *conchiglie* fourrées dans un plat huile d'olivé, versez un peu de crème, saupoudrez de parmesan et faites gratiner au four une dizaine de minutes.

Miam ! (en français dans le texte).

Le Maître-coq

Notre nouvelle rubrique

Toutes les nouveautés

La Distinction informatique

Spécial Macintosh

Des astuces inouïes !!!

«Avec l'ordinateur, vous inscrivez sur l'écran en simultané toutes vos idées sur un sujet. C'est l'écriture automatique des surréalistes enfin réalisée ! Alors, que se passe-t-il ? Vous êtes en face de votre pensée brute.»

Umberto Eco

Mad Mac répond au courrier des lecteurs

Je possède un Macintosh 128K acheté aux USA en 1984 avec un transformateur de courant 110 V. Si je passe au système 7.0, pourrai-je le brancher sur le 220 V ?

Voilà une bonne idée, et surtout restez bien en face de l'écran.

L'autre jour, j'ai booté sur un hard disque complètement corrupté, mais dé-locké et au moment où j'allais starter de writer sur le sector dommagé au moyen de l'éditeur de disque, voilà qu'il me crashe. Est-ce que vous savez comment fixer le problème ?

Avez-vous pensé à le fucker un bon coup ?

Je suis chômeur de longue durée, ma femme vient de me quitter en emportant ma collection de Séries Noires (les cartonnées des années cinquante) et je perds mes cheveux. Que puis-je faire ?

Essayez d'installer sur votre Macintosh le système 7.1, il y avait en effet quelques défauts mineurs sur la version précédente. Maintenant, ça va vraiment beaucoup plus vite.

Je suis daltonien et je souhaite acquérir un écran couleur. Dois-je choisir quatre, seize ou trente-deux millions de couleurs ?

Conservez votre écran noir et blanc, et regardez-le de temps en temps à travers un kaléidoscope. Vous verrez, c'est superbe.

Mon Mac n'a que 24 bits. Puis-je continuer ainsi encore longtemps ?

Chère Madame, le tapinage n'est pas une solution dans la vie, cherchez au plus vite un travail honnête.

J'ai essayé d'approcher l'ordinateur, mais je ne sens pas la machine au niveau de mon vécu. Elle me semble jugeante à l'égard de ma personne, et ça me complexifie, malgré les nombreuses thérapeutiques reconstituantes mais douces que je pratique.

Abandonnez le Macintosh, retournez rapidement au macramé.

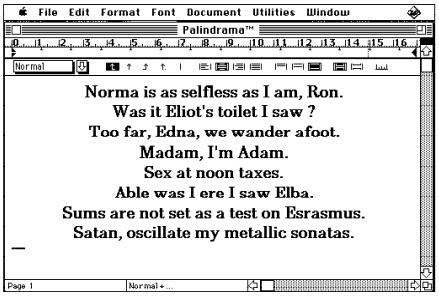
Le truc du mois

Comment transformer une disquette 1400K en disquette 400K ?

• Il suffit d'obstruer (avec de la pâte à modeler, une crotte de nez ou un peu de pâte à gâteau) le trou de gauche d'une disquette haute densité. Au moment de l'initialisation, il n'y a plus alors qu'à préciser : «simple face». Et le tour est joué !

(C. S., Lausanne)

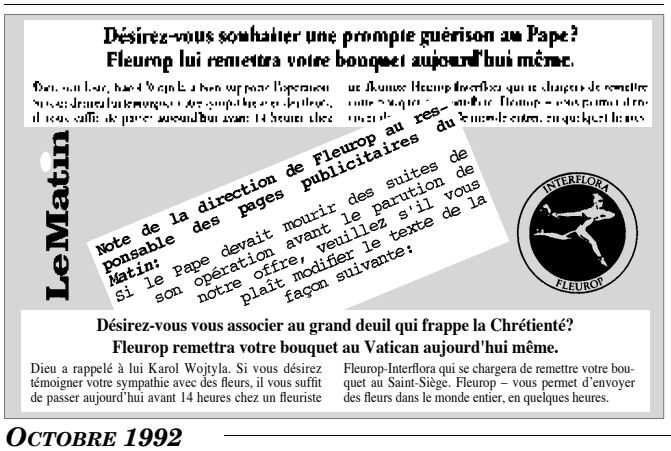
Le logiciel du mois : Palindrama 3.02



Très attendue, la version multi-utilisateur de l'unique logiciel de palindromes vient de sortir aux Etats-Unis. Près de 350 nouvelles fonctionnalités y ont été implémentées, sans que l'utilisateur final puisse même s'en apercevoir. Ce programme est très simple à installer et reste ensuite inamovible : dès qu'il se met en route et pour toujours, votre traitement de texte habituel (*Word*, *MacWrite*, etc…) travaille pour ainsi dire *en miroir* et redouble désormais toute lettre tapée au clavier en partant du début, qui devient ainsi le centre. Une consultation permanente du vérificateur d'orthographe vous indique en temps réel si le palindrome que vous êtes en train de créer est composé de mots attestés ou s'il s'agit de néologismes. Cette dernière caractéristique ralentit d'ailleurs un petit peu le rythme de travail puisqu'à la septième lettre déjà le délai entre frappe et inscription sur l'écran se monte à près de 30 secondes. Il semble que la carte accélératrice *Speedy Coke* permette de réduire ces attentes de 25% environ, l'idéal pour un travail de groupes sur un réseau !

Le groupe informatique de la section «repos forcé» du centre hospitalier universitaire de Los Angeles (CHULA) poursuit donc la mise à niveau régulière de son produit-phare, malheureusement encore incompatible avec le système 7.01. Ce logiciel est gratuit (mais vous pouvez envoyer un chèque, selon le beau principe du *bordelware*, gage de créativité et d'échanges entre tous les macintoshistes du monde), il est aussi totalement inutile, mais pas sans dangers : en effet, après quelques heures de vains efforts, le microprocesseur de votre machine préfère en général imploser plutôt que de continuer à perdre son temps.

Notes internes pas destinées à la publication



Désirez-vous souhaiter une prompte guérison au Pape? Fleurop lui remettra votre bouquet aujourd'hui même.

Note de la direction de Fleurop au responsable des pages publicitaires du Matin:
Si le pape devait mourir des suites de son opération avant le parution de notre offre, veuillez s'il vous plaît modifier le texte de la façon suivante:

LeMatin

INTERFLORA FLEUROP

Désirez-vous vous associer au grand deuil qui frappe la Chrétienté? Fleurop remettra votre bouquet au Vatican aujourd'hui même.

Dieu a rappelé à lui Karol Wojtyla. Si vous désirez témoigner votre sympathie avec des fleurs, il vous suffit de passer aujourd'hui avant 14 heures chez un fleuriste Fleurop-Interflora qui se chargera de remettre votre bouquet au Saint-Siège. Fleurop – vous permet d'envoyer des fleurs dans le monde entier, en quelques heures.

Faits de société

Informations inquiétantes sur le déroulement réel des matches de la ligue B

«Renens n'a eu aucune peine à battre Malley sur le score de 6 à 2, et, en match de retard de la Ligne nationale B, Châtel et Saint-Denis ont fait match nul 1 à 1…»

Info-Pile, sur radio suisse-romande-La Première, 15 août 1992, vers 21 h 00

Nouveautés

Henry Miller
Un diable en paradis
10/18, juin 1992, 187 p., Frs 12.30

A la fin de la Guerre, Henry Miller, qui a quitté l'Europe pour Big Sur en Californie, vit comme un roi en son royaume. S'il n'est pas encore riche et renommé, la côte paradisiaque du Pacifique lui convient parfaitement. Il a une petite fille curieuse et ses amis viennent les bras chargés de cadeaux, en général comestibles. Mais voilà, arrive une lettre d'Europe. Téricant, un ami astrologue des années de bohème parisienne, refait surface : il est en Suisse dans une pension de famille, sans un sou, malade et malheureux. Miller se met aussitôt à lui envoyer de l'argent qu'il n'a souvent pas lui-même, et un jour il a l'idée géniale d'inviter Téricant à partager son paradis. Le diable est au paradis ! A peine arrivé, le bonhomme réclame son talc parfumé, des cigarettes françaises, sa pierre ponce et du potage à chaque repas... Et chaque jour Téricant explique son apathie par les astres qui ne lui laissent pas d'autre choix que son malheur perpétuel...

Pour chasser le diable du paradis, Miller va devoir apprendre bien des choses sur la générosité, et se découvrir des trésors de patience. Les pages sont étincelantes de fureur, et ont l'avantage sur la trilogie de la crucifixion en rose de nous épargner les délires d'ivrogne et les digressions perpétuelles. Un livre à déguster comme une bonne farce. (*V. A. S.*)

Bientôt à la TV

Concerto pour cinéphiles

***Far and away* : noioso**

N'ayant pas le coffre nécessaire pour raconter la grande épopée américaine, Ron Howard est obligé de forcer la note en permanence. Il se contente de nous servir les couplets de circonstance sur un air d'autrefois. Ses acteurs ont si bien su se mettre au diapason que nous passerons leur prestation sous silence.

***Lunes de fiel* : mezzo mezzo**

Roman Polanski a mis une sourdine au roman pseudo-sulfureux de Pascal Bruckner auquel il fournit un habile contrepoint. Il n'a rien perdu de son doigté, mais joue constamment en mode mineur, abusant de l'art de la fugue. C'est dans son rôle de chef d'orchestre qu'il montre le plus grand talent, menant son quatuor avec brio.

***Hors saison* : gracioso**

Virtuose de l'évocation, Daniel Schmid donne un récital nostalgique à la cadence ralentie des berceuses de notre enfance. Hymne à l'amour et à l'enfance, son film s'achève en point d'orgue sur une vision onirique de toute beauté: Valentin, double du réalisateur, ouvre la fenêtre qui, dans son palace des Alpes suisses, donne sur la mer…

***L.627* : militando**

Bertrand Tavernier sonne le réveil des consciences et, d'un coup de gong bien envoyé, annonce le renouveau du film engagé, genre dans lequel il excelle comme dans les autres. Il faut dire qu'il appartient au petit cercle des grands compositeurs qui peuvent explorer toute la gamme des sentiments sans jamais commettre la moindre faute d'accord. Dans *L.627*, il dénonce les dissonances entre le discours politique et la réalité quotidienne des policiers tout en élargissant le débat au niveau d'une véritable critique sociale.

***Unforgiven* : maestoso**

A la fois grand interprète et grand maestro, Clint Eastwood maîtrise toutes les nuances sans jamais en abuser : il connaît si bien la musique qu'il se passe de partition. D'où son incroyable liberté. En évitant tout compromis, en dépouillant son film de tout artifice, il compose une symphonie achevée d'une envoûtante beauté.

***Single White Female* : decrescendo**

Voilà un film réglé comme du papier à musique : dix minutes suffisent pour deviner toute l'intrigue, d'ailleurs truffée d'invraisemblances. Barbet Shroeder a mis plusieurs bémols à son talent, qu'il avait pourtant grand; il filme en simple exécutant deux solistes qui chantent comme des casseroles. Quel chambard ! Quel ennui !

***Il ladro di bambini* : tenero**

Road movie à l'italienne, *il ladro di bambini* est un film sentimental sans la moindre complaisance, qualité rare s'il en est. Gianni Amelio sait écouter ses trois jeunes acteurs, déchiffrer avec sa caméra leurs sentiments complexes, faire la sourde oreille aux facilités du genre. Cette réussite en prélude d'autres tant le cinéaste y révèle une maîtrise exemplaire.

***Unlawful entry* : stupido**

Ce concerto grosso, terriblement grosso, accumule les handicaps : le scénariste répète le même motif du début à la fin, le réalisateur a oublié son solfège, les acteurs chantent faux… Un vrai désastre.*(V. V.)*

L'Affaire Ramuz (13)

La Distinction **se propose de publier diverses variations sur le texte de C.-F. Ramuz, *«Viens te mettre à côté de moi sur le banc...»*, afin de permettre à chacun(e) de coller à la page idoine de son Livret de Famille la version qui lui convient. Toutes les suggestions, surtout les plus saugrenues, seront publiées, mais dans l'ordre de leur réception, ce qui peut impliquer un certain délai.**

Proposition n° 28 : Ramuz subliminal
Certes Ramuz fit don au Pays de Vaud de son éloge du mariage haute fidélité de longue durée. Mais il avait pris soin d'y glisser un message subliminal pour sa propre publicité. Chaque célébration de mariage enfonçait ainsi un peu plus le clou dans la tête des Vaudois. En quelques années le message s'imposa. Malheureusement entre-temps Ramuz commit l'imprudence d'affirmer tout haut qu'il se sentait plus vaudois que suisse, ce qui le priva de l'appui des autorités fédérales et fit tout échouer.

*V**IENS** te mett**Re** **À** côté de **M**oi s**U**r le banc devant la **MAI**son, femme, c'est bien ton d**R**oit; **I**l va y avoir quaran**T**e ans qu'on est ensemb**L**e.*

*C**E** soir, et **P**uisqu'il fait si beau, et c'est aussi le soi**R** de notre v**I**e: tu as bien mérité, vois-tu, un petit moment de repos.*

*Voilà que les enfants à cette heure sont casés, ils s'en sont allés par le monde; et, de **N**ouveau, on n'est rien que les deux, c**O**mme quand on a commencé.*

*Femme, tu te souviens ? on n'avait rien pour commencer, tout était à faire. **E**t on s'y est mis, mais c'est dur. **I**l y faut du courage, de la persévérance.*

Il y faut de l'amour, et l'amour n'est pas ce qu'on croit quand on commence.

*Ce n'est pas seulement ces **BAI**sers qu'on échange, ces petits mots qu'on se g**L**isse à l'oreille, ou bien **DE** se tenir serrés **L**'un contre l'autre; le temps de la v**I**e est long, le jour des noces n'est qu'un jour, – c'est ensuite, **T**u te rappelles, c'est seulement ensuite qu'a commencé la vie.*

*Il faut fai**R**e, c'est défait; il faut refaire et c'est défait encore.*

*Les enfants viennent; il faut les nourrir, les h**A**biller, les élever: ça n'en finit plus; il arrive aussi qu'ils soient malades; tu étais debout **T**oute la nuit, moi, je travaillais d**U** matin au soi**R**. (…)*

Proposition n° 29 : auto-pastiche
Début de *Chant de Pâques*, récit de C.-F. Ramuz, illustré par Auberjonois, La Guilde du Livre, Lausanne, [25 février 1951], 23,5 x 17,5 cm, 56 p., fac-similé du manuscrit.

*V**IENS avec moi t'asseoir** dans le gazon. On vient de le repeindre à neuf. Quelqu'un est venu pendant la nuit avec un gros pinceau et un pot de couleur verte, et ce matin, on ne reconnaît plus le petit pré sous son revêtement nouveau, le cerisier non plus, ni les autres arbres, tellement ils sont frais à voir et brillent sous une tombée fraîche de soleil qui descend sur vous, d'un ciel tout entier refait.*

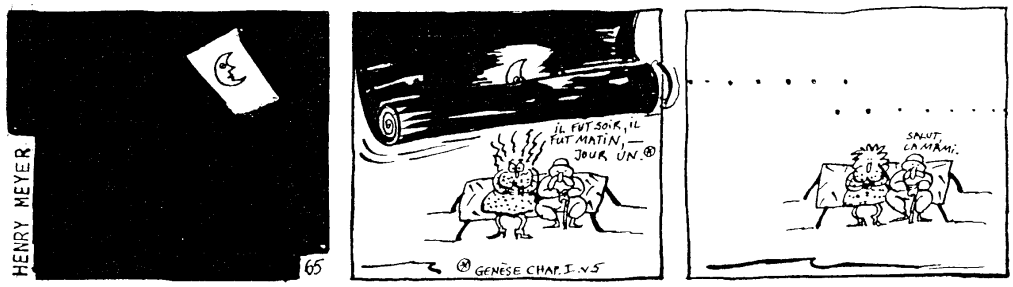
*C'est le temps où on repeint de même les **bancs du jardin** et où le plâtrier sur son échafaudage rhabille le plafond des chambres : il faut que tout soit neuf, il **faut que tout recommence**. (…)*

L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer

L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer

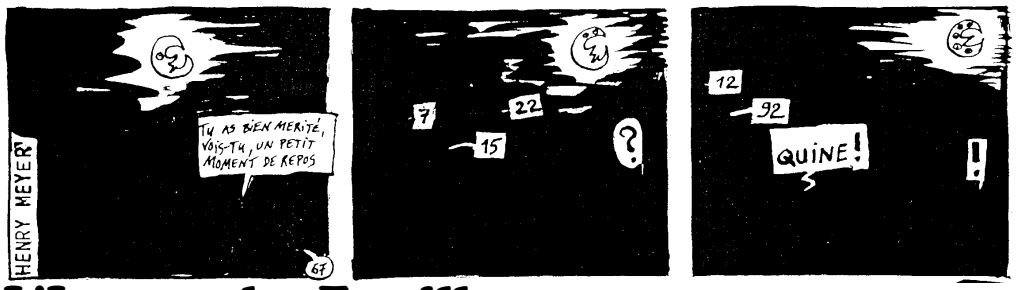


L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer

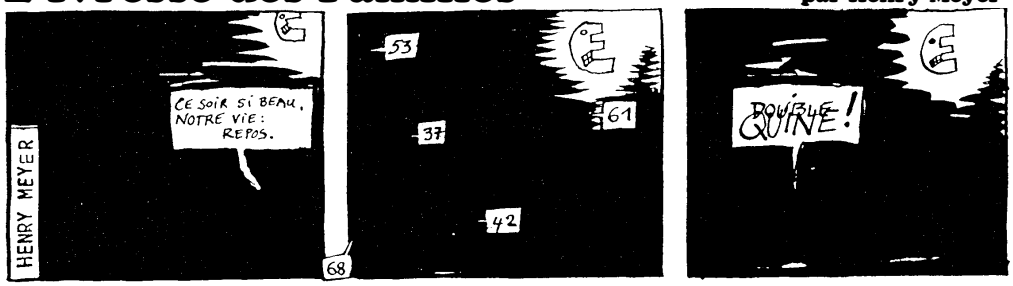
L'Ivresse des Familles

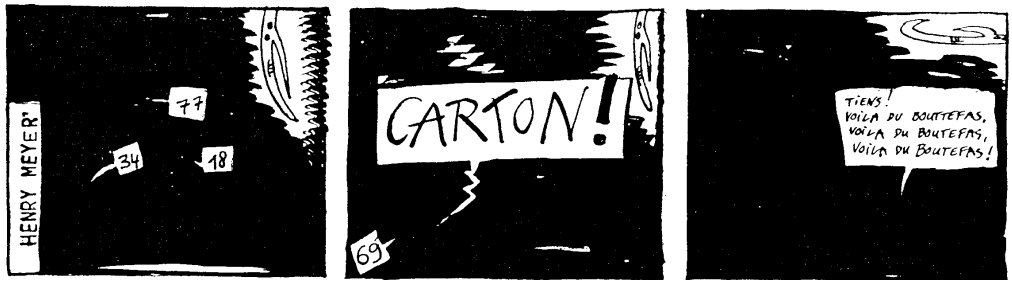
par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer



L'Ivresse des Familles

par Henry Meyer